

Bel, il avait interdit les envois d'argent à Rome, confisqué des biens ecclésiastiques, étendu à toutes les provinces la régale ou jouissance des revenus et bénéfices des évêchés vacants. En même temps il prétendait rassurer sa confiance et apaiser Dieu en sévissant contre les calvinistes. La plupart s'étaient paisiblement adonnés au commerce sous la protection de Colbert. C'était assez pour attirer la haine de Louvois. Quelques-uns se trouvèrent mêlés à des émeutes pendant la dernière guerre. De là prétexte pour les exclure tous des fonctions judiciaires, pour défendre les mariages mixtes, détruire les temples, exempter les convertis d'impôts et de charges, loger des soldats par douzaines chez les autres, bannir les relaps, confisquer leurs biens et enlever leurs enfants.

CXXIII. Sans doute les pays protestants ne se montraient pas moins intolérants à l'égard des catholiques, et c'était rentrer dans le droit public du temps que d'abolir les libertés et privilèges exceptionnels que Henri IV avait laissés à ses anciens coreligionnaires. D'ailleurs, n'étaient-ce pas des conspirateurs cachés, toujours en relation avec l'étranger, toujours en révolte contre le pouvoir? Dans ses vieux jours, saint Augustin même n'avait-il pas fini par invoquer l'appui du bras séculier contre ceux que sa voix n'avait pas persuadés? A son exemple, plus d'un missionnaire fatigué espérait achever ainsi son œuvre, oubliant que la force n'avait sauvé l'Afrique ni de l'hérésie ni des barbares, et que pour être efficace le châtement le plus légitime doit venir avant tout d'une autorité sincère et vertueuse. Innocent XI flétrit avec courage cet odieux prosélytisme, et avertit par trois fois le roi que ces violences ne réparaient pas ses torts. Mais les évêques de France abandonnèrent lâchement leur chef. Aveuglés par l'éclat du trône, séduits par sa fatale protection, ils se firent les instruments de sa révolte et de sa tyrannie. Le grand Bossuet lui-même eut la faiblesse de présider leur servile assemblée de 1682, et de consentir aux quatre propositions qui consacraient la supériorité d'un concile sur le saint-siège et l'indépendance

absolue du pouvoir temporel. Puis ils écrivirent au pape, le suppliant de faire les mêmes concessions, et de ménager le roi très chrétien, sous lequel les hérétiques n'osaient plus ouvrir la bouche. La réponse fut sévère et digne : « Vos paroles et vos actes « montrent la peur qui vous fait agir, et que « vous voudriez faire passer dans mon cœur; « mais il est plein de l'amour de Jésus-Christ, « et l'amour bannit la peur. »

CXXIV. Pour résister, Louis XIV se rapprocha des jansénistes du parlement, complices de son orgueil et de sa raideur, et désireux de se venger des condamnations de Rome. D'un commun accord ils rendirent les quatre propositions obligatoires. Il fallut jurer de les professer pour obtenir un bénéfice ou même un grade universitaire. Les partisans de cette étrange doctrine furent comblés de faveurs et désignés pour les principaux sièges épiscopaux. Le pape leur refusa l'insitution canonique, et au bout de trois ans trente-sept diocèses se trouvèrent aux mains de prélats sans pouvoirs. Tandis que le royaume entier, comme aux plus mauvais jours du xiv^e siècle, suivait son roi sur la pente du schisme, un ambassadeur, jouant le petit Nogaret, entra à Rome à la tête de plusieurs escadrons de cavalerie, et bravait l'excommunication.

CXXV. Ce fut encore aux protestants d'expier cette criminelle obstination. L'édit de Nantes fut brusquement révoqué (1685), l'exercice du culte calviniste interdit, tous les pasteurs bannis, des dragons envoyés par escouades pour disperser les rebelles, poursuivre les fugitifs, enlever les enfants et convertir les villages le sabre au poing. Ces rigueurs arrêtaient pour longtemps le retour des hérétiques au catholicisme. Presque tous disparurent, emportant à l'étranger leur industrie, leurs richesses et une haine implacable contre leur patrie. Ni la confiscation ni les galères ne purent arrêter cette émigration. Les uns gagnèrent Genève ou Berlin; les autres, et à leur tête le maréchal de Schomberg, allèrent grossir les troupes de l'ambitieux prince d'Orange; le brave Duquesne quitta la marine, et mourut disgra-

cié; ses enfants passèrent la frontière. Ainsi, pour les protestants comme pour les catholiques, la France cessait d'être l'asile de la liberté des consciences. Non content d'exercer dans ses États cette funeste tyrannie, le nouveau Philippe II prétendit l'étendre au dehors, et s'ériger partout en champion de l'orthodoxie.

CXXVI. Bientôt se présenta une séduisante occasion d'appliquer son système. A son instigation, le nouveau roi d'Angleterre, Jacques II, plus catholique de bouche et d'ostentation que de cœur ou de mœurs, avait poussé à bout par ses maladroites l'esprit national. Appelé par les mécontents, Guillaume d'Orange arriva de Hollande à la tête de quinze mille hommes en partie Français. Nouveau conquérant, il s'empara de Londres, détrôna son beau-père, et le força à chercher un refuge à la cour de Louis XIV. C'était le moment de faire une croisade et d'abattre en Guillaume III la puissance réunie de la Hollande et de l'Angleterre, l'hydre de l'hérésie. Avec de si beaux motifs, habilement exploités par Louvois, qu'importait de risquer contre les deux plus fortes marines du monde les flottes et les colonies de la France? Qu'importait d'avoir sur les bras l'Europe entière, peu édifiée de la piété du grand roi et justement irritée de ses envahissements? La guerre fut déclarée à tout le monde à la fois (1688).

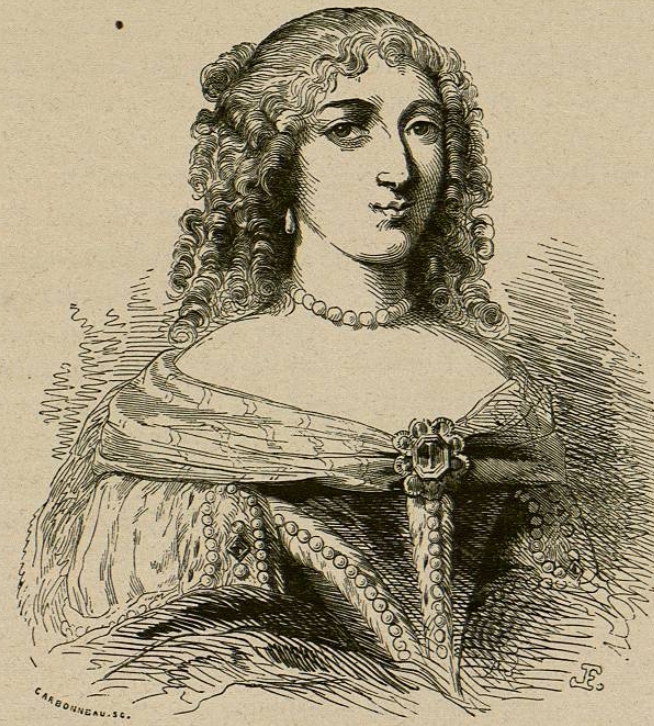
CXXVII. Le cruel ministre de la guerre ouvrit la campagne avec une véritable rage. D'un côté il employa en France les galères

et les massacres pour écraser les calvinistes des Cévennes, du Dauphiné et du Vivarais; de l'autre il recommença en Allemagne le pillage du Palatinat, à son gré trop ménagé par Turenne. Spire, Worms, Bingen, furent détruits de fond en comble; à Manheim, il ne resta pas pierre sur pierre; à Heidelberg, une seule maison échappa à l'incendie, et le magnifique château des électeurs ne fut plus

qu'une ruine. Chassés de leurs maisons, cent mille habitants seraient sans abri; Louvois eut l'impudence de leur proposer d'émigrer en Alsace. Jamais, depuis les Vandales et les Normands, la guerre ne s'était faite avec une pareille atrocité. L'Allemagne, justement indignée, chassa partout les Français.

CXXVIII. Ce triste usage de la force brutale ne réparait pas les

vides que la mort avait faits dans les armées du roi. Il avait beau se flatter de pouvoir se passer de grands généraux, ou du moins d'en susciter par sa seule volonté. En vain tenait-il dans une sorte de disgrâce les élèves de Condé et de Turenne, le bouillant Luxembourg et l'intrépide Catinat, dont les fiers caractères refusaient de se plier aux caprices de Louvois et de M^{me} de Maintenon. S'il remporta encore quelques victoires, ce fut à eux qu'il les dut. Pendant qu'une belle flotte portait Jacques II en Irlande, diversion fatale à ce malheureux pays, Luxembourg, rappelé au commandement des troupes de Flandre, attaquait les Hollandais à Fleurus (1690), tournait leur gauche à la faveur d'un rideau de bois, l'écrasait entre deux feux, leur tuait cinq



Louise de la Vallière.

un despotisme uniforme atteignait, exploitait, enlaçait chacun. Sous ce joug maladroit, l'agriculture et le commerce, qui ne vivent que de liberté, n'avaient pas moins souffert que la dignité et la noblesse des caractères, et quatre ans avant la fin de la guerre Fénelon pouvait dire à Louis XIV, comme naguère saint Vincent de Paul à Richelieu : « Sire, vos peuples, que vous deviez aimer comme vos enfants, et qui ont été jusqu'ici si passionnés pour vous, meurent de faim. La culture des terres est presque abandonnée; les villes et les campagnes se dépeuplent; tous les métiers languissent, et ne nourrissent plus leurs ouvriers. Tout commerce est anéanti. Par conséquent, vous avez détruit la moitié des forces réelles du dedans de votre État pour faire et pour défendre de vaines conquêtes au dehors. » Ainsi la prospérité nationale s'était évanouie, aussi bien que les rêves ambitieux du grand roi.

CXXXVI. Poursuivi lui-même par un ennui inexprimable, il se débattait contre l'étiquette orientale qu'il avait imposée à sa cour, cherchait une diversion dans le séjour silencieux de Marly, et venait par moment épancher son cœur et verser des larmes involontaires dans l'intimité de M^{me} de Maintenon. Son Versailles était toujours magnifique, mais déjà quelque peu noirci par le temps et à demi couvert du linceul de tristesse qui l'enveloppe aujourd'hui. Au lieu de la douce épouse de ses jeunes années régnait une femme austère et dominatrice; au lieu de Colbert, de Turenne et de Condé, des créatures auxquelles se donnait le pouvoir, mais non le génie. Les lettres elles-mêmes semblaient se flétrir. Pascal, Molière, Corneille, la Fontaine, la Bruyère, M^{me} de Sévigné n'étaient plus, et rien ne venait combler ces vides de chaque jour.

CXXXVII. Plus de naïveté ni de libre énergie. Faisant pénitence de sa vie légère, l'élève de Molière, le rival attardé de Corneille, Racine, était déjà mort pour le théâtre, et avait interrompu à la fleur de l'âge le cours de ses tragédies, chefs-d'œuvre mesurés, sentant déjà quelque peu la main régulatrice du

maître. Il ne reprit la plume que pour donner *Esther et Athalie* aux pensionnaires de M^{me} de Maintenon. Un jour il hasarda un mémoire d'économie politique, inspiré à son cœur compatissant par les calamités du temps. Mais malheur à qui osait se mêler de toucher à ces plaies mystérieuses! Le roi surprit cet écrit, et dans sa colère lança au sensible poète un regard qui le tua.

CXXXVIII. Même ingratitude, même disgrâce pour l'auteur de *Télémaque*, pour l'aimable Fénelon. Connu, comme Bossuet, par d'heureuses controverses avec les protestants et par de riches conquêtes d'âmes, ce prêtre d'élite avait de bonne heure rivalisé avec le grand évêque de Meaux. L'un était devenu gouverneur du Dauphin, et n'avait rien pu tirer de cette nature lourde et vulgaire; l'autre, chargé de l'éducation du duc de Bourgogne, petit-fils du roi, avait dompté ce caractère violent, s'était fait chérir de son élève comme de tous ceux qui l'approchaient, et avait formé un prince généreux, de mœurs pures, ardent au bien, en qui tous les cœurs honnêtes mirent leur espoir. Fasciné par Louis XIV, et redoutant outre mesure la révolte d'un monarque que lui-même avait contribué à rendre tout-puissant, Bossuet lui avait fait dans sa lutte avec Rome de lamentables concessions. Fénelon, au contraire, ne craignait pas de lui résister; dans *Télémaque*, comme dans sa *Lettre sur la paix*, il lui faisait entendre des vérités toujours amères à qui se sent coupable. De là une aversion secrète qui n'attendait plus qu'une occasion de se manifester.

CXXXIX. Hélas! dans ce monde fragile et imparfait, quel homme de bien, quel saint n'a ses faiblesses? Heureux quand ce sont, non des lâchetés d'un esprit qui doute de la vertu, mais les illusions d'un cœur qui présume trop de la nature humaine, et qui ne veut à la liberté d'autre frein que l'amour! En politique, le précepteur du duc de Bourgogne croyait qu'un bon roi suffirait à régénérer les mœurs ou les caractères; en théologie, il se laissa séduire par les généreuses aspirations du quiétisme, tout opposées aux rigueurs jansénistes, et crut qu'on pouvait bannir la

crainte de Dieu et se contenter de le chérir. Bossuet fut le premier à dénoncer avec une âpre vigueur ces tendances, pour lesquelles ses propres fautes auraient dû lui inspirer plus d'indulgence. M^{me} de Maintenon, qui avait d'abord paru charmée par l'auteur des *Maximes des saints*, et qui avait même sollicité ses conseils, se joignait à ses adversaires les moins charitables; et Louis XIV poursuivit avec acharnement, à Paris et à Rome, la disgrâce de l'homme qu'il appelait le plus beau esprit le plus chimérique de son royaume. Il lui donna l'archevêché de Cambrai comme un exil, lui retira le titre de précepteur du duc de Bourgogne, s'opposa à toute relation entre lui et son élève, et obtint en fin de saint-siège la condamnation publique de ses doctrines.

CXL. Fénelon reçut cette sentence au moment de monter en chaire. Avec une candeur qui accablait ses ennemis, il la lut lui-même à ses ouailles, et se soumit sur-le-champ à la décision de l'Église. Le reste de ses jours se passa dans son diocèse, au milieu des soins de la charité. Il prodigua aux derniers habitants des campagnes cette tendresse de cœur qui avait fait les délices de la cour. Un jour même on le vit courir pendant deux heures après la vache égarée d'une pauvre femme en pleurs. Ses amis, Vauban et Catinat, de-

vaient bientôt subir, comme lui et comme Racine, la peine de leur franchise. Les carmélites et la Trappe offrirent seules un asile sûr à ceux qui voulaient encore goûter librement les douceurs de la vraie piété. Quant à Bossuet, il ne jouit guère de son triomphe.

Dans la multitude, il ne trouva plus qu'indifférence, hors pour les plaisirs ou pour les affaires; de la part du roi, il eut à subir un joug de plus en plus lourd, et il se plaignit amèrement de ne rien oser publier sans l'approbation de M^{me} de Maintenon, juge en dernier ressort des questions théologiques.

CLXI. Ainsi la France recueillait déjà les fruits de son idolâtrie, Louis XIV ceux de son orgueil. Leur bonne harmonie commençait à s'altérer singulièrement, et la conversion du roi ne faisait que rendre son joug plus

importun à la nation. Car on pardonne plus volontiers à des folies de jeunesse qu'aux rigueurs d'une piété superbe et morose. Mais ni le monarque ni son peuple n'étaient au bout de leurs malheurs. Associés dans de longs égarements, ils devaient l'être dans une longue et cruelle expiation. La succession d'Espagne, question que Louis XIV avait voulu résoudre quarante ans à l'avance, vint à s'ouvrir (1700). Si cet État ne devait pas survivre à la famille de ses rois, n'était-il pas



Mort de Colbert. (P. 291.)

mille hommes, en prenait huit mille avec cinquante-cinq canons et plus de cent drapeaux. A la frontière du Piémont, Catinat débouchait vigoureusement des Alpes, descendait dans la vallée du Pô, et culbutait l'ennemi à Staffarde (1690). Mais, au lieu de recevoir des renforts qui leur permettent de profiter de ces succès, les vainqueurs furent obligés d'en envoyer à l'armée du Rhin, réduite à parader sous les ordres de monseigneur le Dauphin. Au contraire, Guillaume, après avoir jeté à la mer les troupes du roi Jacques, s'était hâté de passer sur le continent pour tenir tête lui-même au vainqueur de Fleurus, et le fils de Schomberg, débarqué en Italie avec quelques bataillons d'émigrés, opposait à Catinat une résistance désespérée.

CXXIX. Sur l'Océan, l'orgueil de Louis XIV était encore plus cruellement puni. D'après l'avis de Jacques II, qui se vantait d'avoir des intelligences dans la marine anglaise, il avait ordonné à Tourville de livrer bataille. Jamais amiral n'avait vu si belle flotte naviguer sous son pavillon. Quarante-quatre gros vaisseaux, comptant presque tous plus de cinquante canons, formaient sa ligne de bataille; ses hommes étaient pleins de bravoure; lui-même était le plus digne après Duquesne de soutenir l'honneur français. Mais tout cela vint se briser contre des forces deux fois plus nombreuses. Les défections promises par Jacques II n'étaient qu'une chimère; Hollandais et Anglais se battirent avec un accord rare. Après une journée d'efforts héroïques, Tourville dut renoncer à renouveler le combat et songer à la retraite. Il était en vue des côtes de France, non loin du cap de la Hague; Cherbourg n'existait pas; point de port pour abriter ses navires, dont aucun n'avait encore péri, mais dont plusieurs avaient beaucoup souffert. Les défendre, c'était s'exposer à les perdre tous. Il fallut se résigner à un douloureux sacrifice, laisser en arrière les plus maltraités, et parmi eux, triste présage! le *Soleil-Royal*, magnifique vaisseau de cent six canons. Pendant que l'escadre s'échappait entre la côte et les îles d'Aurigny et de Guernesey, l'ennemi la poursuivait de près, re-

cueillant les fruits de sa victoire. L'un après l'autre, quinze vaisseaux se jetèrent à la côte, et y furent livrés aux flammes (1692). De ce jour tomba le prestige de la marine française. Colbert n'était plus là pour réparer ses pertes. Abandonnée à son malheureux sort et négligée pour la guerre continentale, elle put encore s'enorgueillir des audacieuses pirateries de Jean Bart et de Duguay-Trouin, mais elle n'osa plus prétendre à la domination des mers.

CXXX. Encouragé par ce triomphe, Guillaume résolut de vaincre, lui aussi, à force de persévérance la fortune qui le condamnait à être toujours battu. Il trompa Luxembourg par un faux rapport d'espion, et l'attaqua en flanc à Steinkerque (1692), sur un terrain étroit où la cavalerie ne pouvait se déployer. Cette surprise eut d'abord un plein succès; mais les gentilshommes, les princes eux-mêmes, qui jusqu'alors se piquaient de ne combattre qu'à cheval, mirent pied à terre pour arrêter le désordre. Leur exemple ranima les troupes. L'ennemi fut repoussé, laissant dix canons et douze cents prisonniers. L'année suivante, le roi vint en personne avec M^{me} de Maintenon faire une apparition à l'armée. Comme d'ordinaire, il amenait de brillants renforts. Ayant cent mille hommes sous la main, il pouvait enlever Guillaume, qui, avec cinquante mille à peine, occupait un camp retranché près de Louvain. Luxembourg se jeta à ses genoux pour obtenir la permission de vaincre. Mais Louis XIV redouta le hasard des batailles; il repartit sans avoir rien fait, sinon d'affaiblir encore une fois l'armée de Flandre au profit de son fils, inactif en Palatinat.

CXXXI. Libre par son départ, Luxembourg résolut de réparer à tout prix cette déplorable inaction, et vint attaquer les Hollandais à Neerwinde (1693). Ils occupaient sur une hauteur deux villages peu éloignés, reliés par un fossé de quatre pieds et par de solides batteries. Sans bien reconnaître leur position, l'élève du grand Condé laisse sa cavalerie au centre, et ordonne l'attaque des villages. Guillaume s'y maintient avec opiniâtreté. En même temps, il fait pointer

toute son artillerie sur les escadrons français, qui restent immobiles sous un feu épouvantable. « Oh! l'insolente nation! » s'écriait-il dans sa stupeur. A la fin, resserrant leurs rangs, ces mêmes cavaliers s'élancent par trois fois sur les retranchements ennemis, et, bien que leurs chevaux ne puissent franchir, donnent ainsi à Luxembourg le temps de rallier son infanterie. Le combat durait depuis six heures sous un soleil brûlant; il était temps de faire un effort décisif. La réserve des gardes-françaises et des Suisses parvient à enlever un des villages à la baïonnette, et se déploie au delà dans la plaine en face des Hollandais. Sous sa protection, la cavalerie, qui brûle de se venger, défile à travers haies, fossés, jardins, houblonnières, granges, maisons, et à mesure qu'elle arrive, lance ses escadrons à peine formés. La cinquième charge enfonce l'ennemi, et prend à revers les batteries qui avaient fait tant de victimes le matin. Vainqueurs et vaincus étaient exténués par cette lutte acharnée, et avaient perdu chacun plus de quinze mille hommes. Guillaume se retira sans être poursuivi, laissant ses canons, ses mortiers, une foule de caissons et de drapeaux. Si, dans cette journée, la fougue française avait encore triomphé, c'était au prix de flots de sang et sans résultats dignes d'une telle bravoure.

CXXXII. Ce fut la dernière victoire de Luxembourg. Il mourut, laissant sa belle armée à un courtisan, à l'incapable Villeroi, qui ne tarda pas à tromper les espérances du roi, et ne sut pas empêcher la prise de Namur. Pour réparer cet échec, il fallut rendre hommage à Catinat, qui prolongeait en Italie une résistance digne d'éloge. Rappelé dans le Nord, il ouvrit la tranchée devant la ville d'Ath, et la prit d'assaut.

CXXXIII. Louis XIV se hâta de profiter de ce retour de fortune, qui lui permettait de faire la paix sans avoir l'air d'un vaincu (1697). Il garda quelques places en Flandre, comme consolation pour son orgueil humilié, et recouvra ses colonies, frappées au cœur par la mort de Colbert et par la ruine de la marine militaire. Mais le grand but de ses efforts

était manqué. Son ami Jacques II restait détrôné, et n'osait même plus conserver le titre de roi; son ennemi Guillaume demeurait souverain d'Angleterre, et avait acquis par sa ténacité la prépondérance en Europe. Les catholiques d'Irlande et de Grande-Bretagne expiaient cruellement les violences infligées aux calvinistes de France, et de nécessaires réfugiés venaient par milliers remplacer les populations industrielles dispersées par la persécution. Il avait également fallu traiter avec le pape, se reconnaître vaincu par le vieillard désarmé du Vatican, et jurer de laisser tomber dans l'oubli les fameuses propositions de 1682.

CXXXIV. Pour achever ces tristes résultats, le royaume avait cruellement souffert. A l'envi avait grandi la misère et la servitude. Pour combler les déficits du trésor, on avait fondu la vaisselle d'argent des particuliers, des églises et du roi; puis, comme au temps de Philippe le Bel, on avait altéré d'un dixième la valeur des monnaies. La vénalité des charges avait fait de nouveaux progrès. Pour gagner quelques millions, on attaquait, non plus l'indépendance de la justice, mais les vieilles franchises municipales, et l'on mit en vente toutes les places électives d'échevins, de maires ou de consuls. Là où l'amour de la liberté subsistait encore, les villes rachetèrent le droit de nommer leurs magistrats jusqu'à ce qu'un nouveau décret vint les en dépouiller; ailleurs elles y renoncèrent avec une déplorable facilité. De même furent exploitées les corporations d'ouvriers, qui s'étaient spontanément formées au moyen âge, et qui, grâce à leur force d'association, grâce à l'élection de leurs maîtres et de leurs jurés, avaient fait fleurir l'industrie dans les temps les plus difficiles. Le droit du travail et du commerce fut réglementé et vendu par le pouvoir; les comptoirs furent arbitrairement restreints ou multipliés dans de mesquines vues fiscales, et les plus belles institutions libres devinrent des instruments d'oppression.

CXXXV. Au temps de Louis XII, la France était encore un faisceau de petites républiques sous un roi paternel; aujourd'hui ce n'était plus qu'une grande monarchie, où